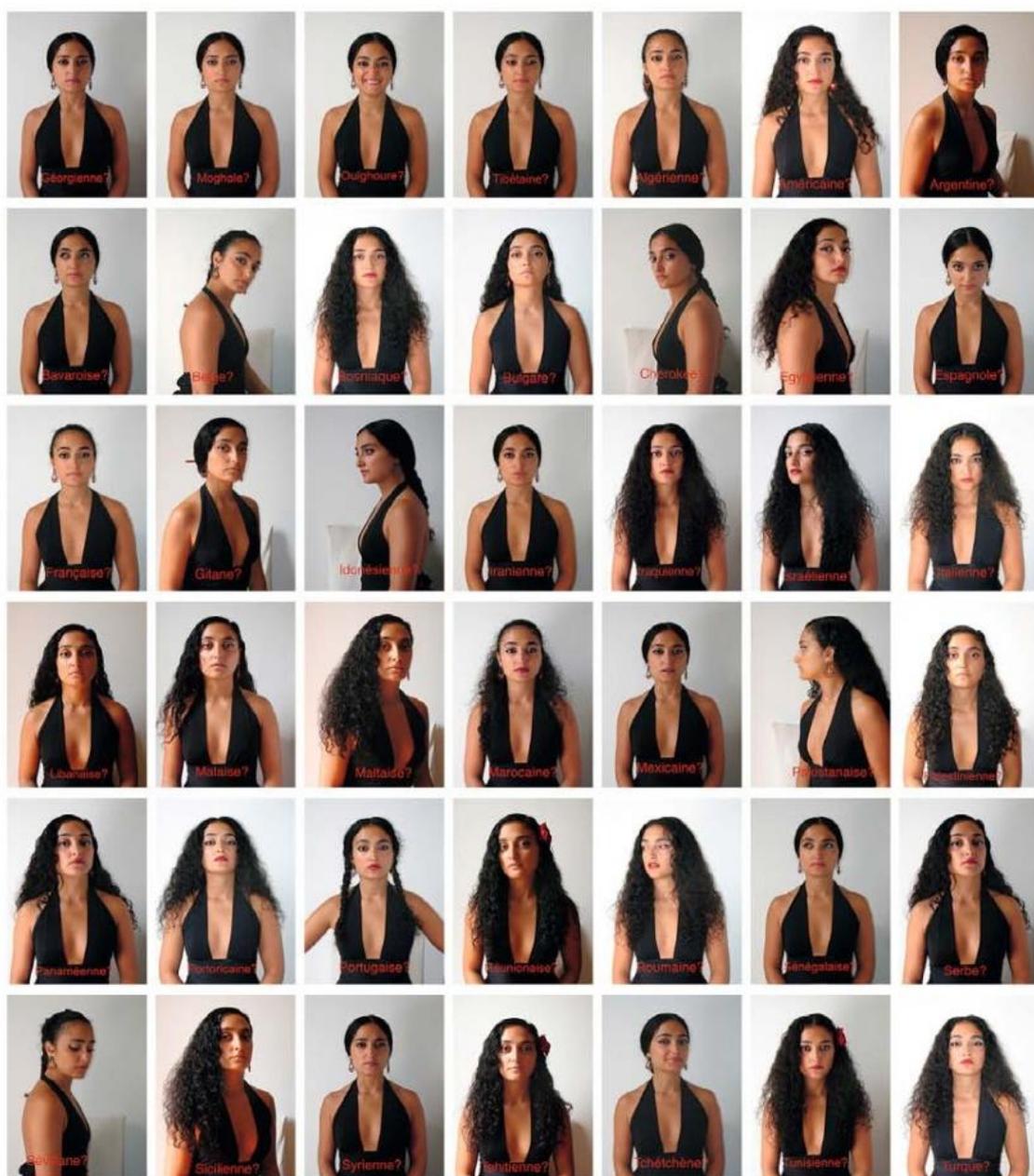


EXPOS



Aldémine de Nisar Esber, 2007, courtesy de l'artiste et de la galerie Imane Farès, Paris

nous est un autre

Au MAC VAL, **Tous, des sang-mêlés** interroge la notion d'identité culturelle. A rebours d'une vision figée, soixante artistes mettent en avant son caractère mouvant et hybride.

Le propre d'une culture, c'est de ne pas être identique à elle-même", écrivait Jacques Derrida il y a plus de dix ans. Dans un récent essai, *Il n'y a pas d'identité culturelle*, un autre philosophe, François Jullien, estimait, dans le même esprit déconstructiviste, qu'une identité culturelle est toujours en train de se transformer et de muter; aux identités, resserrées et factices, le penseur oppose les notions de "ressources" et "d'écart" culturels, par lesquels un dialogue, et non une séparation, reste possible.

Comme un écho saisissant à ces réflexions stimulantes sur l'identité et à tous les débats qui obsèdent le champ de la pensée actuelle, la nouvelle exposition du MAC VAL, *Tous, des sang-mêlés*, met en lumière la manière dont les artistes contemporains travaillent, eux aussi, cette question clé de l'époque par l'image, la vidéo, la sculpture, l'installation, autrement dit par un langage plastique qui résonne au cœur des questions actuelles.

Au-delà du clin d'œil à l'ouvrage de l'historien Lucien Febvre, *Nous sommes des sang-mêlés* (1950), l'exposition assume

“L’identité est une construction, un concept qui se performe”

Julie Crenn et Frank Lamy, commissaires de l'exposition

ouvertement l'héritage récent des *cultural studies* pour souligner la dimension fictionnelle, fabriquée, historicisée de la notion d'identité. Pour les commissaires Julie Crenn et Frank Lamy, “l'identité est une construction, un concept qui se performe”. “Parce qu'elle se transforme au fil des expériences, l'identité culturelle est mouvante, poreuse, créolisée. Nous sommes tous des passants, des migrants, des métis, des hybrides, des étrangers, des constructions, des êtres en relation”, ajoutent-ils. Nous sommes tous “l'étranger de l'autre”, selon le mot d'Albert Camus, ainsi que le rappellent dès l'entrée les vingt néons du collectif Claire Fontaine, *Etrangers partout*, déclinés en vingt langues différentes.

La sélection d'une centaine d'œuvres, réalisées par soixante artistes internationaux (avec, pour une fois, une très forte présence féminine), illustre avec éclat cet horizon d'une invention de soi constante, d'une manière plus ou moins accomplie d'échapper à toute forme d'assignation, de résister aux stéréotypes qui vous poursuivent. Beaucoup d'œuvres évoquent la difficulté d'ajuster sa place dans un monde où les passants piétinent, où les sans-terres fuient, où les étrangers inquiètent, où soi-même se vit toujours comme un autre.

Mémoire trouée, invisibilité des traces identitaires, dialectique de la traduction, jeu avec les clichés linguistiques et esthétiques, patriotisme brocardé, nationalismes moqués... Plusieurs motifs s'imbriquent dans un parcours aussi riche qu'éclaté, sans chemin balisé, sans porte d'entrée imposée. La scénographie s'adapte aux récits dispersés qu'elle accompagne, assumant la logique d'une errance, d'un frottement et d'un croisement permanents entre des images et des sons.

Autant que le sang, les œuvres s'entremêlent. Pour dessiner un monde en mouvement, où tout n'est que traduction et recomposition, souvenir et reconstruction, où rien n'est fixe, pas même son propre visage, comme le prouve l'artiste libanaise Ninar Esber (*photo*) dans un autoportait fragmenté en quarante-deux clichés, *Arlésienne*, qui lui donne un air, selon sa coiffure, de Portugaise ou d'Algérienne, d'Américaine ou d'Iranienne. Insituable, assignable, indéterminée.

Autant que les objets ethnographiques rassemblés par Ali Cherri sur une table lumineuse, ouverte à toutes les questions

quant à leur origine, réelle ou factice. Comme Violaine Lochu qui s'amuse, par l'oralité, à jouer avec la plasticité du langage, en prononçant dans une vidéo son nom avec des consonances slave, méditerranéenne ou germanique. Cette porosité des langues s'entend aussi dans les vidéos de Zineb Sedira, qui met en scène des conversations entre une mère et sa fille, chacune parlant dans sa propre langue maternelle : un télescopage qui souligne l'ambiguïté de l'origine linguistique et l'évidence des effets de circulation sur l'identité au cœur des diasporas.

Ce que l'on est, c'est aussi ce que l'on oublie de soi et ce que l'on réinvente en soi ; dans ses puissantes images en forme de puzzles inachevés, *Ceux qui restent*, Morgane Denzler interroge les brèches et les creux des récits intimes à partir de vieilles photos achetées à Beyrouth, dont on ne peut saisir l'épaisseur historique qu'en identifiant leur part manquante. Ni heureuse ni malheureuse, l'identité est poreuse, c'est-à-dire contaminée, dans ses trous invisibles, par des fantômes et des projections multiples.

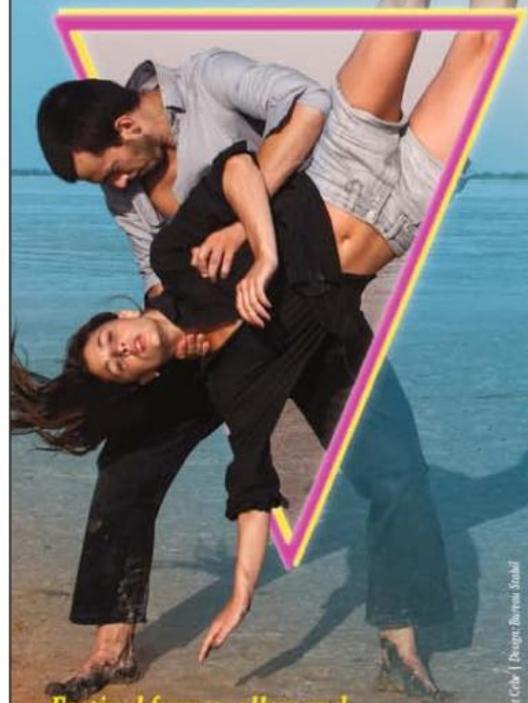
L'identité, c'est aussi déjouer les clichés et les fétiches, à la manière du Ghanéen Harold Offeh qui, dans une vidéo réjouissante, s'amuse à répliquer dans sa salle de bains l'arabesque imaginée par Jean-Paul Goude pour Grace Jones, célèbre image de la femme exotique au corps huilé. Se courbant, en écoutant *Slave to the Rhythm*, durant plusieurs minutes, son corps s'affaisse : la forme de la panthère lui échappe, comme une image impossible.

L'impossible le plus absolu, c'est enfin l'identité interdite, lorsque les passagers sont forcés au silence, tel que l'exprime l'impressionnante sculpture de Karim Ghelloussi, représentant, dans une secrète référence aux *Bourgeois de Calais* de Rodin, par son effet de masse, des êtres égarés, déplacés : la figure tragique du XXI^e siècle, celle d'une identité entravée, tenue à l'impossibilité même de se mêler au vivant qui l'entoure. Des sang-mêlés, nous le sommes tous, nous suggère cette intelligente exposition, jusqu'au point limite d'un moment politique qui laisse, en silence, des corps égarés perdre leur sang, gelé. **Jean-Marie Durand**

Tous, des sang-mêlés jusqu'au 3 septembre au MAC VAL, Vitry-sur-Seine

Le Conseil Départemental de la Moselle présente

40 ANS
Festival
PERSPECTIVES
01.06. - 10.06.2017



Festival franco-allemand
des arts de la scène
Saarbrücken/Moselle

- Christoph Marthaler
- Jaco Van Dormael / Michèle Anne De Mey
- Cyril Teste / Collectif MxM
- Milo Rau / IIPM
- Falk Richter / Maxim
- Raoul Collectif
- Gorki Theater Berlin
- Rimini Protokoll ...

(Création 2017 surtitrée)

www.festival-perspectives.de



Vous pourrez bénéficier d'un tarif préférentiel à l'Hôtel Mercure Saarbrücken City partenaire du Festival PERSPECTIVES



PARIS - SARREBRUCK en 1h 46 avec TGV et ICE à partir de 29 €*

*Taxes et formalités passés, homologues SNCF pour l'Allemagne au 30/05/2016 TTC/2016. Sans transfert d'argent de votre épargne, après des dépenses de voyage optatives SNCF et sur www.tgv.com

